

ILLUSIONS CHRONIQUES



PHILIPPE
ESCAFFRE

Philippe Escaffre

Illusions chroniques

© Philippe Escaffre, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0832-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE DE L'AUTEUR

Aujourd'hui je vais bien. Deux ans presque jour pour jour après la fin d'un nouvel épisode maniaque, long et intense. Stabilisé par les médicaments et une hygiène de vie repensée, je retrouve l'espoir de mettre derrière moi les errements d'un malade bipolaire, conscient malgré tout que la maladie est chronique, épée de Damoclès qui restera présente jusqu'à la fin de mes jours.

Écrire ce récit fut à ma grande surprise un plaisir, libérateur et salvateur, moyen d'exprimer enfin ce qui a hanté mon esprit pendant plus de vingt ans, tout en le mettant à distance et en portant un regard neuf sur ces pérégrinations intérieures. La journée qui y est décrite n'a pas existé en tant que telle, mais j'en ai connu des centaines qui lui équivalaient en termes d'intensité et de paranoïa. Puisse ce remix de la réalité offrir à ses lecteurs une fidèle reconstitution des méandres de la pensée du cerveau en surchauffe d'un bipolaire en phase maniaque.

« Whispering, as I was driving, quietly the car was roaring like a bullet »

Neneh Cherry – *Move with me*

I

Love Deluxe

« Tu aimes Sade ?

— J'adore. Mais ce n'est pas mon morceau préféré de l'album.

— C'est lequel ?

— Mon préféré ?

— Oui.

— *Feel no pain.*

— Connais pas. » me répond-il.

La musique s'interrompt pendant qu'il tapote sur le clavier de son smartphone. Je continue de scroller sur l'écran du mien négligemment. Il a arrêté de faire des cercles dans cette cour intérieure où chacun de nous sort régulièrement pour fumer ou simplement prendre l'air. Je l'observe à la dérobée. Je l'ai repéré tout de suite, dès mon arrivée. La trentaine bien tassée, les cheveux bouclés et légèrement dégarnis sur l'avant du front, un regard parfois vif, probablement lorsqu'il n'est pas sédaté par les médicaments, l'air curieux de tout et de ceux qui prennent leur mal en patience lorsqu'on les enferme ici. Contraste tranché avec le reste de la population locale, qui m'apparaît amorphe et sans intérêt. J'ai compté dix-sept patients au premier dîner dans l'aile où l'on m'a placé ce week-end. Dix-huit, avec moi. Fine allusion au *Music for 18 musicians* de Steve Reich messieurs, ai-je pensé, la rage au ventre. Il doit encore y avoir des spectateurs qui pensent que Reich est un nom de famille connoté. Des nouveaux, peut-être. À qui il faut tout réexpliquer. Qu'il faut rassurer.

Les premières notes du morceau retentissent dans la cour, volume de son téléphone poussé au maximum. « Tu vas voir, dis-je, tout est bon, le son, les

paroles, la voix. Le morceau parfait ». Je retourne à ma timeline Twitter – je ne me ferai jamais à sa nouvelle dénomination – et continue de scroller sans vraiment la regarder. Rien de neuf sous le soleil même si chaque post qui attire mon attention me fait mal, chacun lourdement chargé de sens par leurs auteurs, chacun un missile pour m’atteindre, me rappeler que je ne suis pas là où je pensais devoir être ni ce que je pensais pouvoir être. Chacun un message qu’il faut que je décode et comprenne. Ce post de *Stamps Bot*, par exemple, avec un timbre argentin des années soixante-dix couleur sépia représentant une gigantesque antenne satellite qui semble tout droit sortie du programme Echelon. L’Argentine m’écoute, m’entend. Peut-être depuis mon trip là-bas. Le monde entier capte mes pensées. Ou ce tweet de Leonard Bergman, un compte qui publie des photos à la chaîne, avec ce vase délicat en porcelaine de Chine et ses trois roses blanches. Pourquoi trois ? Que sait-il ? L’horreur de l’actualité, partout sur ma timeline. Trump, Gaza, l’Ukraine. Les états d’âme de ceux que je suis dans ma bulle de réseaux sociaux, leur ironie mordante. Des doubles sens partout. Des sous-entendus que je décode. Un ironème du professeur Combes : « Mettre les nains dans le cambouis ». J’y suis enlisé jusqu’au cou dans le cambouis, moi le nain préféré des grands de ce monde. De toute façon je vais passer sur Bluesky, cela ne les empêchera pas de me stalker s’ils en ont envie. Il faudra juste reconstruire ma faible audience.

Ils m’ont laissé mon téléphone. C’est la première chose que j’ai « négociée » en arrivant aux urgences psychiatriques. Dans la panique la plus totale je leur ai demandé « vous allez me laisser mon téléphone ? ». J’ai eu l’impression de les implorer. Ils ont accepté, et ont juste gardé mon casque audio et mon iPad, en attendant l’autorisation du psychiatre en chef. Les autres fois il m’avait fallu une semaine ou deux avant de pouvoir récupérer mon téléphone plus que dix minutes par jour. Je me suis demandé ce qui me valait cette exception, je me suis dit que c’était peut-être parce que la phase finale avait commencé. La grande synthèse de ces vingt ans et quelques d’anomalie. Je cherche chaque indice, chaque clé, chaque élément qui peut me confirmer qu’on y est presque. À la fin. La fin de tout ça. « *Help them to strive, Help them to move on, Help them to have some future, Help them to live long, Help them to live life, Help them to smile* ». Je me surprends à fredonner le refrain. Je connais déjà la chute. « *Did you ever see a man break down* ». Je vérifie sur Internet la date de sortie de l’album. *Love Deluxe*. 1992. Le premier point d’inflexion. Vingt ans avant 2012 et le calendrier

Maya. L'année de mes vingt-et-un ans et de mon diplôme d'ingénieur. Elle savait. Forcément. Elle ou quelqu'un autour d'elle. Elle savait déjà ce qu'ils allaient faire. Et ce qu'ils allaient me faire. Elle savait parce que je le leur ai dit.

« Erwan ». Je lève la tête, il est debout devant moi, la main tendue. Je lui serre la main, la poignée est ferme. « Jimmy » lui dis-je.

« Tu es là pourquoi ?

— Episode maniaque, je suis bipolaire. Ou schizo, ils ne savent pas vraiment me dire. »

J'hésite à lui retourner la question, même si on dit parfois que les gens posent les questions qu'ils aimeraient se voir poser. Surtout rester vigilant, ne pas donner de prise à qui que ce soit. Je ne sais pas qui il est. Peut-être un autre acteur du grand show, mon *Truman Show* à moi dans lequel je remplace Jim Carrey comme clown involontaire, seul à ne pas savoir ou comprendre ce qu'il se passe. Je ne sais pas ce qu'il sait déjà. Rien. Ou tout, ou beaucoup. Je ne sais pas ce qu'il est éventuellement venu vérifier. Je ne sais pas à quoi il joue, ni même s'il joue. Tout le monde joue. Je ne sais pas si je veux savoir pourquoi il est là. En fait, si. Je veux savoir ce qu'il va me dire.

« Et toi ?

— Ma femme s'est suicidée il y a cinq ans, depuis je vrille régulièrement.

— Désolé. »

Je hais le ton avec lequel j'ai prononcé ce « désolé ». Froid, plat, sans émotion, comme si je n'en avais rien à faire. C'est tout ce dont je semble capable face aux drames d'autrui, particulièrement dans ces phases maniaques où tout s'enchevêtre à grande vitesse. « Ils ont soigné le casting » est tout ce qui me traverse l'esprit à cet instant. Les drames de la vie. Ceux qui peuvent conduire à l'enfer de la chute, du déclassement. Quand on lâche la rampe. Et que personne n'est là pour nous rattraper. Il est là comme les autres pour me rappeler ça. Que la vie n'est pas un long fleuve tranquille.

« Monsieur Carvet, s'il vous plaît ». Je me retourne vers l'infirmière qui vient de m'appeler et me lève d'un bond.

« Oui ?

— Le psychiatre va vous voir, si vous voulez bien venir avec moi

— Oui, j'arrive ».

Je range mon téléphone dans ma poche et adresse un rapide salut d'un geste de la main à Erwan avant de suivre l'infirmière à l'intérieur. Nous traversons la salle à manger puis un couloir qui mène jusqu'à une série de bureaux impersonnels. Elle s'efface pour me laisser pénétrer dans l'un des bureaux puis entre derrière moi en refermant la porte.

* * * * *

II

L'homme est un loup pour l'homme

« Monsieur Carvet.

— Bonjour. »

Je réprime un soupir, c'est le troisième psychiatre différent en trois jours. Probablement celui qui est de service la semaine, encore qu'il ait l'air assez jeune, la trentaine tout au plus. Je sais qu'il va falloir que je débite encore la version plate de mon passé psychiatrique. La version factuelle, débarrassée des fioritures des épisodes. En restant concentré sur mon objectif unique : sortir d'ici le plus vite possible. Je m'assieds sur la chaise en plastique pendant que l'infirmière s'installe à côté de lui de l'autre côté du bureau. Il tapote sur le clavier de son ordinateur. J'attends. Résigné et plein d'espoir à la fois. Ils ne peuvent pas me garder ici. Ou alors elle va venir. La princesse. Chercher le Cendrillon inversé que je suis censé incarner. Un homme anonyme, qui attend comme un con qu'une célébrité vienne toquer à sa porte pour lui sauter au cou. Pourquoi pas ici ? Mais pourquoi pas chez moi ? Pourquoi pas déjà, pourquoi est-ce si long si cela doit arriver un jour ?

L'infirmière m'observe pendant que le psychiatre finit de jouer avec son ordinateur. J'essaie de rester impassible et de contrôler le flux incessant de mes pensées mais je ne peux m'empêcher de lui envoyer un *fuck off* mental. Ils m'entendent penser. Je le sais. C'est une prise à deux. Le jeu est inégal. Je ne peux pas gagner. Ou bien ils pensent eux aussi que je les entends, ils savent qu'ils pensent sous influence de ma pensée et moi sous influence de la leur et se demandent comment et ce que cela veut dire. Ils entendent tout. Ils me testent. Ils veulent savoir où j'en suis. Eux ou quelqu'un d'autre à travers eux, en planque dans le bureau d'à côté, relié à eux d'une façon ou d'une autre que je ne comprends pas et que j'ai renoncé à comprendre. Ils entendent mon dialogue intérieur, ma dialectique élaborée à voix haute dans ma tête sans émettre de son. Ils reconnaissent leurs voix peut-être parmi les différentes voix qui la